FRC.2 15286
Case FRC 19268

MES VŒUX SONT REMPLIS,

OU

LE DON PATRIOTIQUE,

Par Madame DE *GOUGE.*

DÉDIÉ AUX ÉTATS-GÉNÉRAUX.

MESSIEURS,

EST-IL en mon pouvoir de vous rendre avec éloquence & énergie la ſatisfaction que cauſe en moi votre réunion?

Non : le plaiſir eſt doux, le cœur en ce moment exprime ſans art le ſentiment. L'amitié eſt pure, & avec quelque foibleſſe qu'on vous témoigne ſa joie, vous en avez produit l'effet & vous en recevrez l'hommage avec tranſport.

Ce jour ſolemnel doit être à jamais cher & précieux aux yeux des François.

Les Peuples les plus reculés l'admireront ſans ceſſe; l'ennemi pâle & conſterné ſera forcé de s'écrier : il n'y a donc que des François ſuſceptibles de grandeur & de généroſité ?

L'Hiſtorien qui voudra ne conſerver que la ſimplicité d'une auſſi auguſte révolution. . . . s'immortaliſera en peignant ſans art les faits tels qu'ils ſe ſont paſſés: ce trait d'hiſtoire ſera pris pour exemple & cité chez nos derniers neveux.

Quel paſſage plus merveilleux! quel récit plus touchant! quand on apprendra que les François étoient devenus tout-

THE NEWBERRY LIBRARY

à-coup ennemis les uns des autres, déſeſpérés & prêts à faire de l'État le plus peuplé un déſert aride ; que les eſprits ne s'entendoient plus ; qu'avec juſte raiſon, chacun défendoit ſes droits ſacrés qui ſi vivemens ébranlés ont dû faire frémir tout bon citoyen ; quand une Reine enfin déſeſpérée & attendrie ſur le ſort de ſes ſujets, prend le ſeul fils qui lui reſte, le porte elle-même au milieu de la Nobleſſe & du Clergé, tient à ces deux Ordres des diſcours ſi touchans en faveur du troiſieme, & peint avec tant de douleur & de ſenſibilité la déſolation publique, qu'elle fait couler les larmes de tous les yeux ; que la Nobleſſe & le Clergé vivement touchés d'un ſpectacle ſi attendriſſant, ſont prêts à céder !

Mais une Reine, qui abandonne les droits de l'héritier préſomptif de la Couronne à la ſageſſe des braves Officiers, les force, ſans le vouloir, à devenir eux-mêmes des ſoldats intrépides pour le défendre.

Vingt-quatre heures ſe paſſent dans un ſilence morne & dans une indéciſion allarmante ; le Garde des Sçeaux, accablé de la perte d'un fils unique, étouffe une douleur ſi aigue & ſi naturelle ; il ne voit que le danger de la Patrie, ſe rend auprès du Monarque, lit dans ſes yeux l'intention qui le conduit auprès de lui. Sa Majeſté décide dans l'inſtant même avec ſon Garde des Sçeaux d'écrire à la Nobleſſe. Moment auguſte ! la loi ſe taît : l'autorité diſparoît : & tout fait place à l'humanité & à l'amour de la Patrie.

Les craintes ſe changent en ſentimens fraternels : la Nobleſſe ne tient plus à ſes droits : les vœux du Monarque ſont exaucés, ſes intentions ſont ſecondées, & ſa fidele Nobleſſe vole dans le ſein du troiſieme Ordre ; la déſolation, les allarmes, tout s'évanouit & fait place à l'allégreſſe publique.

La joie de tout bon citoyen eſt inexprimable, l'ivreſſe du Peuple eſt touchante, & la ſenſibilité de la Reine péné-

tre tous les cœurs ; le Monarque à ſes côtés jouit pour la premiere fois d'une pure ſatisfaction.

Lorſqu'il monta ſur le Trône, il le trouva rempli de ronces & d'épines ; il ignoroit les abus qui exiſtoient ſous ſes prédéceſſeurs ; mais ceux qui ſe ſont gliſſés depuis, lui ont donné la connoiſſance de la véritable ſituation des Finances. Les Etats-Généraux vont rétablir l'ordre, & la Cour de France reprenant bientôt ſon premier luſtre, ſera toujours la premiere Cour de l'Europe : les François ne ſe trouveroient point heureux, s'ils ne rendoient point leur Prince le plus grand Potentat de la terre.

Oui, Meſſieurs, en rendant à votre Souverain ce que vous lui devez, ce qu'il mérite, il rendra à jamais ſon Peuple heureux ; cette révolution ſera pour nous la ſource de toutes ſes bontés : ſans ceſſe attentif aux biens de ſon Etat, au bonheur de ſes fideles Sujets, il les rendra de nouveau redoutables aux yeux de l'ennemi, & fiers de poſſéder le véritable caractére François.

Sans doute, Meſſieurs, la premiere Séance des trois Ordres ſera marquée par une action mémorable ; vous allez manifeſter votre réunion, & vous ſignaler par le plus auguſte de tous les bienfaits.

Vous allez ouvrir une Caiſſe Patriotique dans toute la France ; les Souverains de la fortune ſe feront un devoir de s'impoſer ; à leur exemple tous les Citoyens aiſés y porteront leurs offrandes ; l'avare lui-même déliera ſa bourſe ; & les deniers qui proviendront de cet impôt ſeront deſtinés à fournir aux dépenſes extraordinaires que la diſette des Bleds dans le Royaume exige.

Les campagnes ſont déſertes ; le malheureux Payſan ne peut ſubſiſter dans ſon humble chaumiere ; la pâture des pourceaux eſt devenue aujourd'hui ſa nourriture ; ce que l'on prodiguoit jadis aux animaux, les hommes le partagent actuellement avec les brutes.

Le Peuple ne demande que du pain : il veut même

248

l'acheter à la ſueur de ſon front ; mais qu'il puiſſe du moins le manger ſans l'arroſer de ſes larmes !

Cet impôt patriotique, tel que je l'ai déſigné dans *ma Lettre au Peuple*, aujourd'hui créé par la Nation en ſa faveur, va intéreſſer tous les Citoyens & produire des ſommes immenſes qui ſuffiront pour mettre le pain à ſix liards ou deux ſols la livre.

Oui, Meſſieurs, je ne fais qu'exprimer foiblement les ſentiments qui vous animent, & c'eſt mon ſeul mérite ; la critique de quelques mauvais Citoyens n'a pu m'arrêter : intrépide pour le bien de ma Patrie, toujours perſévérant à rapprocher les trois Ordres, ne m'arrêtant pas à mon impuiſſance, ne conſultant ni les loix, ni l'art de nos fameux Ecrivains, j'ai cherché à vous peindre naturellement le malheur de tous les Citoyens, & la chûte prochaine de la France : je n'ai fait que lire dans vos cœurs : la diſcorde nous cachoit ſes amorces & préparoit la foudre enveloppée dans ſes nuages : cette foudre eſt diſparue : les nuages ſe ſont diſſipés & mes vœux ſont remplis.